



**« Qu'est-ce que la conscience? Vous pensez bien que je ne vais pas définir une chose aussi concrète, aussi constamment présente à l'expérience de chacun de nous. Mais, sans donner de la conscience une définition qui serait moins claire qu'elle, je puis la caractériser par son trait le plus apparent : conscience signifie d'abord mémoire. La mémoire peut manquer d'ampleur; elle peut n'embrasser qu'une faible partie du passé; elle peut ne retenir que ce qui vient d'arriver; mais la mémoire est là ou bien alors la conscience n'y est pas. Une conscience qui ne conserverait rien de son passé, qui s'oublierait sans cesse elle-même, périrait et renaîtrait à chaque instant. Toute conscience est donc mémoire, conservation et accumulation du passé dans le présent. Mais toute conscience est anticipation de l'avenir. Considérez la direction de votre esprit à n'importe quel moment : vous trouverez qu'il s'occupe surtout de ce qui est, mais en vue surtout de ce qui va être. L'attention est une attente, et il n'y a pas de conscience sans une certaine attention à la vie. L'avenir est là; il nous appelle, ou plutôt il nous tire à lui; cette traction ininterrompue, qui nous fait avancer sur la route du temps, est cause aussi que nous agissons continuellement. Toute action est un empiétement sur l'avenir.**

**Retenir ce qui n'est déjà plus, anticiper sur ce qui n'est pas encore, voilà donc la première ponction de la conscience. Il n'y aurait pas pour elle de présent, si le présent se réduisait à l'instant mathématique. Cet instant n'est que la limite, purement théorique, qui sépare le passé de l'avenir; il peut à la rigueur être conçu, il n'est jamais perçu. Ce que nous percevons en fait, c'est une certaine épaisseur de durée qui se compose de deux parties : notre passé immédiat et notre avenir imminent. Sur ce passé nous sommes appuyés, sur cet avenir nous sommes penchés; s'appuyer et se pencher ainsi est le propre d'un être conscient. Disons donc, si vous voulez, que la conscience est un trait d'union entre ce qui a été et ce qui sera, un pont jeté entre le passé et l'avenir. »**  
**Bergson.**

L'expression «j'ai changé» est paradoxale : là où j'affirme le mouvement, le changement, le devenir, le «je» demeure, un, identique et permanent. Qu'est donc la conscience, pour ainsi maintenir son unité et sa permanence dans le flux temporel? Comment penser le rapport de la conscience et du temps?

Il faut, selon Bergson, recourir à l'intuition, à la coïncidence avec sa propre vie intérieure pour comprendre que la conscience est durée, que l'unité de la conscience est immanente à la mélodie continue de son élan spirituel. Mais dire que la conscience est durée vécue, synthèse dynamique du passé et de l'avenir, dire qu'en nous le savoir est lié à la mémoire et à l'anticipation, n'est-ce pas faire d'elle une puissance de choix, une liberté, une création continue?

En un premier mouvement, Bergson montre que la conscience est mémoire. C'est même parce qu'elle est mémoire qu'elle est un perpétuel progrès, établit-il en un second mouvement. Ainsi spécifiée comme mémoire et comme anticipation, la conscience ne vit que des présents en mouvement où passé, présent et avenir s'interpénètrent en une mélodie continue, conclut-il en mouvement trois.

### **[1] La conscience est mémoire. Il n'y a conscience que là où il y a mémoire.]**

Il est d'abord question de méthode. À la question «qu'est-ce que la conscience ?» une philosophie du concept répondrait par une définition en termes abstraits, déterminant de manière intellectuelle l'essence de la conscience. Mais Bergson, philosophe de l'intuition, s'y refuse. « Définir une chose aussi concrète » que la conscience par des abstractions serait rendre obscur ce qui pourtant se donne à saisir clairement, dans l'expérience la plus quotidienne et la plus intime. En effet, le concept et le mot, liés à l'intelligence analytique, rateraient la concrétude vivante de notre conscience, dont la réalité est à sentir et à vivre, et non à concevoir. Pour savoir ce qu'est une conscience, il faut pénétrer en elle, coïncider avec elle, être elle. Pour chacun de nous, sa propre conscience est même la seule réalité dont il puisse avoir une connaissance directe, immédiate, une connaissance qui soit une absolue coïncidence avec son objet, et non un point de vue extérieur et relatif : «il y a une réalité au moins que nous saisissons tous du dedans, par intuition et non par simple analyse : c'est notre propre conscience dans son écoulement et sa durée ». Que nous apprend, d'abord, cet effort pour coïncider avec notre propre conscience? Ce qui nous apparaît d'abord, c'est l'indissociabilité du présent et du passé au sein de notre courant de conscience.

Si «conscience signifie d'abord mémoire», c'est qu'on ne peut trouver une ligne de démarcation entre le passé et le présent, donc entre la mémoire et la conscience. Tout présent conscient suppose une rétention du passé, que ce soit sur le mode du souvenir spirituel ou sur le mode d'un mécanisme sensori-moteur issu de l'habitude. Par exemple, lorsque j'articule un mot, je ne suis conscient du sens de ce mot que si je me souviens des premières syllabes, lorsque j'articule la dernière. Il en va de même pour une phrase écoutée ou prononcée : je ne suis conscient de son sens que par le souvenir spirituel des premiers mots. Il en irait de même du paragraphe, de [oeuvre entière. Mais la mémoire «peut n'embrasser qu'une faible partie du passé »,

comme c'est le cas dans tout présent sensori-moteur, au coeur de l'action mécanique : si mon degré de conscience est faible, en cet automatisme efficace, il n'en reste pas moins que cette conscience suppose mémoire. En effet, percevoir c'est se souvenir, car la moindre sensation suppose une succession d'ébranlements élémentaires qui se conservent. De même, pour coordonner efficacement les gestes sous [impulsion de la sensation, il faut bien qu'un mécanisme déjà emmagasiné et conservé soit mobilisé. Ainsi tout présent sensori-moteur d'un être doué de vie et de sensibilité suppose mémoire, donc un certain degré de conscience. En droit, la mémoire est coextensive à la conscience et la conscience à la vie.

L'hypothèse leibnizienne d'une conscience instantanée s'avère contradictoire, ce qui démontre que la mémoire est bien l'essence de la conscience. Leibniz, ce penseur de la continuité, voyait dans les simples vivants - plantes et matières inorganiques - de l'esprit déjà, mais instantané. À propos des plantes, par exemple, il parlait de «conscience sourde» ou de «perception simple» non accompagnée de mémoire. Mais, aux yeux de Bergson, instantanéité et sensibilité ne peuvent aller de pair, puisque la sensation est déjà mémoire. Il faut donc admettre que si la matière inanimée est «un esprit instantané», elle est insensible : un pur présent instantané serait la pure inconscience d'une matière inerte et insensible, et il faudrait alors renoncer à parler d'esprit. Une perception instantanée, sans mémoire, est impossible, car percevoir, être sensible, être conscient, c'est toujours un tant soit peu se souvenir. La conscience ne peut se concevoir sans durée, sans passé survivant dans la mémoire - de manière spirituelle et/ou mécanique - et se conservant en chaque présent, de lui-même. La mémoire n'est donc pas une fonction de la conscience : elle est la conscience elle-même, comme conservation du passé au présent. La conscience est par essence mémoire.

Si le passé se conserve ainsi, s'il fait boule de neige avec lui-même, alors la conscience ne vit jamais les mêmes états : il suffit que du temps ait passé pour qu'elle se transforme qualitativement et progresse, et, par là, s'ouvre à la nouveauté et à l'avenir. La conscience est tension. Et c'est parce qu'elle est rétention du passé qu'elle est tension vers l'avenir.

## **[2] Parce qu'elle est mémoire, la conscience est perpétuelle anticipation.]**

Ainsi, c'est «en vue de ce qui va être» que notre esprit s'occupe de ce qui est. Si chacun en revient aux données immédiates de sa conscience et coïncide intuitivement avec le mouvement de sa durée spirituelle, en se faisant contemporain de l'action en train de se faire, il s'aperçoit alors que son courant de conscience est vectoriellement orienté. Chaque présent ne prend sens qu'en fonction de buts et fins visés. Or, la préparation de ce qui sera requiert l'utilisation de ce qui a été, car, pour prévoir et agir, il faut se souvenir des occurrences passées. C'est donc parce que la conscience est perpétuelle rétention du passé qu'elle est tension vers l'avenir, c'est-à-dire progrès - du latin progredior, je m'avance vers, je vais de l'avant. Ainsi chaque présent est création d'avenir, préparation de ce qui sera, projection et projet. Ce qui est, c'est toujours ce qui se fait sur le mode du projet.

C'est pourquoi la conscience est attention, c'est-à-dire concentration spirituelle. En effet, seule une conscience qui retient le passé et anticipe l'avenir est une conscience attentive. Cela apparaît clairement dans l'intention signifiante : lorsque j'écoute ou construis un discours, je ne suis vraiment attentif à chacun de ses mots, à chacune de ses phrases, que dans la mesure où je me souviens de ce qui a déjà été prononcé et où j'attends une totalité sensée à chaque articulation du discours. «L'attention est une attente», et il en va de la vie et de l'action comme du discours : chaque présent ne prend sens qu'en fonction de ce que j'attends de sa réalisation. La vie d'un être conscient peut être pensée comme tension et mouvement orienté vers l'avenir.

L'avenir anticipé, en effet «nous tire à lui». Sa force de traction est une force d'attraction. C'est parce qu'il est attrayant, qu'il a pour nous de l'attrait, que l'avenir nous tire, nous fait progresser, aller de l'avant, sans trêve. La temporalité propre à la conscience a ceci d'original que le sens du présent ne lui vient pas seulement du passé, mais aussi et surtout de l'avenir. Ainsi nous sommes sans cesse en mouvement, en projet, et c'est pourquoi «nous agissons continuellement» : ces projets, ces projections de nous-mêmes, ces buts, nous poussent à entreprendre, à faire pour réaliser. Pour un vivant conscient, exister, c'est agir et ainsi, changer, se mûrir, se créer indéfiniment soi-même, en une durée mélodique et continue.

Si la conscience se spécifie par son rapport au passé et à l'avenir, si elle est par essence mémoire et anticipation, projet, comment alors penser la nature de son présent, pénétré de passé qui perdure, et tendu vers l'avenir qui l'attire? N'y a-t-il pas à craindre que son présent en soit dévalorisé?

## **[3] Il n'en est rien, car le présent a une épaisseur qui le fait durer :la conscience, synthèse dynamique, est la durée elle-même.]**

Le rapport de la conscience à un double non-être, passé et avenir, pourrait laisser craindre qu'il n'y ait pour elle ni présent ni plénitude de la présence à l'être. Si, en effet, le propre de la conscience est de retenir ce qui n'est plus, de se diriger vers ce qui n'est pas encore, il pourrait sembler que le pur présent, séparé du passé et de l'avenir, se réduit à un instant infinitésimal aussitôt disparu que paru : aussitôt saisi, il serait «déjà loin de nous», et un tel instant serait au fond privé d'être. Mais ce n'est qu'une apparence créée par l'entendement abstrait et l'intelligence analytique de la science. En physique et en mathématique, on opère sur des discontinuités, on divise, sépare. Il s'agit du temps conçu, qui ignore toute durée, toute continuité : rien d'étonnant, alors, à ce que l'on réduise l'épaisseur du présent vécu à l'instant infinitésimal, qui n'est qu'une représentation intellectuelle. Ce temps conçu est un temps abstrait, irréel, un temps qui ne dure pas : on découpe des instantanés juxtaposés et discontinus du mouvement, qui nient le mouvement lui-même, dans sa continuité indivise, dans sa succession de moments qui s'interpénètrent. On voit alors les choses du

dehors, comme dans l'espace. C'est pourquoi, dans ce temps spatialisé, le présent n'est qu'une coupure abstraite. Mais passons de l'apparence à la réalité, du temps conçu à la pure durée vécue, pour comprendre l'épaisseur du présent.

En effet, pour saisir ce qu'est réellement le présent de la conscience, il faut abandonner le point de vue extérieur de l'intelligence analytique, pour coïncider de l'intérieur avec le mouvement indivis et la mélodie continue de sa vie spirituelle. Alors le présent véritable apparaît en ce qu'il est : il dure, il est une «épaisseur de durée», en laquelle passé immédiat et avenir proche sont indissociables. Même le plus humble présent sensori-moteur d'un simple vivant est rétention de sensation, tension par l'action et le mouvement vers le proche avenir : la sensation dure et se prolonge en action. À plus forte raison toute ma vie spirituelle apparaît-elle comme mouvement indivis, durée créatrice, en chaque présent. Ainsi, lorsque j'écoute une mélodie, chaque note est qualitativement colorée par les notes précédentes sur lesquelles elle s'appuie, et penchée sur la suite de la ligne mélodique qu'elle appelle. Il en va ainsi de la mélodie de ma vie intérieure : chaque présent en mouvement est comme traversé par la tonalité de l'ensemble, coloré par le passé sur lequel il s'appuie, penché sur l'avenir.

Apparaît alors clairement l'essence de la conscience, à celui qui, du moins, fait l'effort de revenir à l'immédiat, pour coïncider avec le vécu de sa propre conscience «dans son écoulement et sa durée» : la conscience n'est pas dans le temps, pas plus que le temps n'est dans la conscience. La conscience est le temps, ou plus exactement la durée, la continuité mélodique de la durée spirituelle. La conscience est «trait d'union», «pont jeté», tension synthétique unissant passé et avenir, synthèse dynamique de moments hétérogènes qui s'interpénètrent sans aucune discontinuité. Là où Descartes, dans la réflexion sur soi et la méditation intérieure, croyait trouver la permanence d'une substance, d'une chose qui pense, Bergson découvre la mobilité et l'écoulement spirituels. Kant, dans sa réflexion critique, définissait certes lui aussi la conscience comme activité synthétique, mais cette synthèse, transcendantale et a priori, unissait du dehors des atomes de conscience discontinus. De plus, Kant faisait du temps une forme a priori de la sensibilité, et non une réalité existant en soi. Ici, au contraire, l'unité de la conscience est immanente au mouvement spirituel, et elle ne fait qu'un avec la réalité de la durée telle que la pénètre l'intuition. Bien plus, cette pure durée, seule réelle, où le passé toujours en marche se grossit sans cesse d'un présent nouveau, entamant l'avenir, est autocréation de soi par soi : liberté.

#### [4) Partie critique.]

Cette continuité de création ne nous révèle-t-elle pas, en effet, la dimension morale de la conscience? Et si conscience signifie mémoire et anticipation, n'est-ce pas qu'elle est synonyme de choix, liberté, donc? Comment alors entendre une telle liberté?

Si la conscience retient le passé et anticipe l'avenir, en son dynamisme attentif, c'est parce qu'elle a à effectuer des choix, à s'orienter, par des élans et projets que le déterminisme scientifique ne permet pas de prévoir. En effet, pour choisir, il faut se remémorer les conséquences de ce qu'on a déjà fait, anticiper plusieurs actions possibles, et savoir que l'avenir sera ce que l'on aura fait. C'est ainsi que dans les moments de crise intérieure où nous hésitons entre plusieurs partis à prendre, notre conscience est la plus vive. Le rôle de la conscience est bien de se décider, et son choix est bien d'ordre moral : certaines décisions peuvent susciter du remords ou s'avérer inauthentiques. La conscience est le propre d'un être qui a son être à sa charge, qui a à se projeter, à se créer continuellement lui-même. Mais beaucoup de nos actions n'émanent pas de notre moi profond, authentique, que nous négligeons de ressaisir au fond de nous-mêmes. C'est notre moi superficiel, spatial et social qui agit, mécaniquement. Alors nous ne nous créons plus selon nous-mêmes, et notre liberté se perd. Au contraire, nous nous faisons libres lorsque, brisant la croûte de notre moi superficiel, nous nous faisons, de l'intérieur, contemporains du mouvement de notre durée spirituelle, lorsque nos actes émanent de notre personnalité tout entière.

Ainsi la conscience est durée spirituelle, synthèse temporelle et dynamique du passé et de l'avenir. Et si elle est mémoire et anticipation, c'est qu'elle est synonyme de choix : elle est création de soi par soi, poussée ininterrompue de changement dans l'épaisseur de chaque présent authentique. Elle est donc liberté, qui ne doit son devenir qu'à elle-même, lorsque chacun, du moins, fait l'effort de coïncider avec sa pure durée spirituelle. Alors son action lui ressemble vraiment, a avec lui la même parenté que l'oeuvre avec l'artiste, comme en toute création. On peut ici poser une stricte identité entre conscience, durée spirituelle et liberté.

## Qui était Bergson ?

**BERGSON (Henri-Louis).** Né et mort à Paris (1859-1941).

Il fit ses études au lycée Condorcet et à l'École normale supérieure. Il fut reçu à l'agrégation de philosophie en 1881.

Il fut professeur de philosophie aux lycées d'Angers et de Clermont-Ferrand. Docteur ès lettres en 1881, il enseigna successivement, à Paris, au collège Rollin, puis au lycée Henri IV, et, à partir de 1898, à l'École normale. Titulaire, en 1900, de la chaire de philosophie grecque au Collège de France, puis de celle de philosophie moderne, il entra à l'Académie des Sciences morales et politiques en 1901, à l'Académie française en 1914, et reçut le Prix Nobel de littérature en 1927. — La méthode philosophique de Bergson est l'intuition : « Nous appelons intuition la sympathie par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable. » Les données immédiates de la conscience doivent être saisies dans leur vraie nature et non à travers des notions que nous emprunterions à la connaissance de l'espace. L'intuition pose les problèmes en termes de durée. « Les questions relatives au sujet et à l'objet, à leur distinction et à leur union, doivent se poser en fonction du temps plutôt que de l'espace. » — Bergson distingue le temps véritable et psychologique du temps mathématique, qui est sa traduction en espace. L'être est altération et l'altération est substance. La durée, c'est « la forme que prend la succession de nos états de conscience quand le moi se laisse vivre. » Entre les choses, il n'est que des différences de degré. C'est seulement entre deux tendances qui traversent une chose, qu'il y a différence de nature. La matière est ce qui ne change plus de nature ; mais elle est aussi durée. Elle est le plus bas degré de la durée, elle est un « passé infiniment dilaté ». Car la durée est une mémoire, elle prolonge le passé dans le présent. Le passé survit en soi ; il coexiste avec soi comme présent. Le présent est le degré le plus contracté du passé. Le passé et le présent sont contemporains l'un de l'autre. L'élan vital est la durée en tant que différence de soi avec soi, en tant qu'elle s'actualise, en tant qu'elle passe à l'acte. La durée vraie est une création continue. La vie, de même que la conscience, est durée, mobilité, création continue, liberté. — Bergson distingue deux sortes de mémoire : « Le passé se survit sous deux formes distinctes : 1) Dans des mécanismes moteurs ; 2) Dans des souvenirs indépendants... En poussant jusqu'au bout cette distinction fondamentale, on pourrait se représenter deux mémoires théoriquement indépendantes. » Il parle de mémoire-souvenir et de mémoire-contraction. « Toute conscience est mémoire — conservation et accumulation du passé dans le présent. » C'est en ce sens que le présent est le degré le plus contracté du passé. On peut rattacher à cette théorie la phrase célèbre du philosophe : « Comprendre, c'est savoir refaire. » — Bergson applique le principe de l'élan vital à la morale et à la religion. « Les grands entraîneurs de l'humanité semblent bien s'être replacés dans la direction de l'élan vital. » Il distingue la morale close que la société impose aux individus, et la morale ouverte, qui est celle du héros. Il distingue la forme statique de la religion, représentée par les dogmes et les rites, et sa forme dynamique représentée par ceux qui ont retrouvé l'élan créateur distinctif de la vie, c'est-à-dire par les saints et les mystiques, Saint François d'Assise ou Pascal.

**Oeuvres principales :** Essai sur les données immédiates de la conscience (1889), *Quid Aristoteles de loco senserit* (1889), *Matière et mémoire*, essai sur la relation du corps à l'esprit (1897), *Le Rire*, essai sur la signification du comique (1900), *L'Évolution créatrice* (1907), *L'Énergie spirituelle* (1919), *Durée et simultanéité* (1922), *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932), *La pensée et le mouvant* (1934).